

Livres

Volume 49, Number 199, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

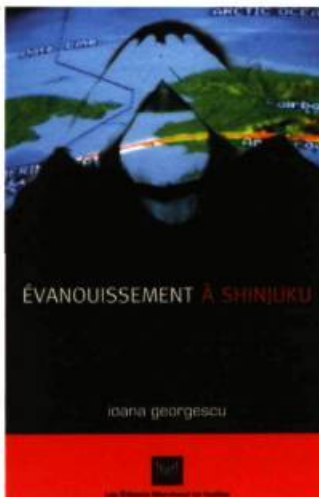
1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2005). Review of [Livres]. *Vie des arts*, 49(199), 68–68.

LE PREMIER VIDÉO-ROMAN

ÉVANOUISSEMENT À SHINJUKU
IOANA GEORGESCURoman
151 pages
Les Éditions Marchand de feuilles
(2005)

Évanouissement à Shinjuku est un roman visuel. Ioana Georgescu y relate les tribulations d'une certaine Dolorès D. qui se remémore des instants de sa vie comme s'ils défilaient à vitesse variable – ralenti, accéléré, brefs arrêts sur image – sur un moniteur de télévision. L'auteur joue sans cesse sur les effets vidéographiques d'un récit qu'elle dévide, rembobine, coupe, entrecoupe et truffe d'insertions : gros plans de visages, détails du grain de la peau d'un personnage, plan éloigné, fondu au bleu et surtout fondu au noir. Car c'est ce type de fondu qui ouvre, ponctue et clôt le roman. Il indique que Dolorès vient de s'évanouir. Le premier évanouissement a lieu dans le métro de Tokyo, à la station Shinjuku, station par laquelle il faut passer pour aller à l'aéroport.

L'auteur déplace le lecteur dans le temps et dans l'espace. Dans le temps en évoquant des événements qui se juxtaposent, se télescopent, s'emboîtent, se superposent. Ainsi apparaissent les faits antérieurs à la naissance de Dolorès mais significatifs de son destin, les circonstances de sa venue au monde (« un père noir disparu qu'elle cherche, une mère « qui avait tellement pleuré à l'accouchement qu'elle avait nommé Dolorès cette enfant de l'amour fou, cette mulâtresse... »),

des séquences de son enfance entre mer Rouge et mer Noire et une série de rencontres où se nouent des relations de camaraderie professionnelle, d'amitié, d'amour. Elle décrit des situations vécues au présent, ainsi que des états qui sont des projections – l'ambiguïté du mot est appropriée – dans un avenir souvent rétrospectif en ceci que son héroïne raconte (au passé) au lecteur comment elle a entrevu ce qui allait se passer (dans l'avenir) et qui ne s'est pas déroulé comme prévu. À cet égard, le concept de décalage (au sens propre de décalage horaire, par exemple, ou au sens figuré de malentendu) pourrait être considéré comme le thème du roman. Il se substitue dans une certaine mesure au rebondissement, moteur du récit traditionnel. Les chapitres (Écran noir, Écran bleu, Écran blanc, Écran rose bonbon, Écran jaune ocre) sont entrecoupés d'intertitres qui ont un peu valeur de sur-titrage : ils accroissent le rythme haletant de la narration.

L'emploi du présent de l'indicatif donne l'unité de ton au récit et à la succession des situations que le lecteur a l'impression de visionner en direct, les yeux collés sur l'écran. La phrase est courte. Toujours imagée. L'auteur montre, montre, montre : « Le visage de l'homme s'illumine. Des flammes lui sortent des yeux. Il ressemble à ET. » Aux images vécues, se superposent les images imaginées : celles de la virtualité s'amalgament à celles du rêve.

Le récit se déploie dans un espace qui n'a pour limite que l'espace terrestre. Le lecteur ne peut définir le lieu où vit Dolorès. Il devine qu'il s'agit d'une ville d'Amérique du Nord encore que rien ne l'indique. Quand elle reçoit une lettre lui donnant rendez-vous à New York, le lecteur ignore où se trouve Dolorès : Lisbonne ? Les déplacements entre Hong Kong, le Cap-Vert, Jérusalem, Bélem, New York renforcent le sentiment que la planète est le lieu où se produit le roman-écran. Qu'est-ce qui justifie tous les transports transcontinentaux ? Des reportages en forme de créations vidéographiques, bien sûr.

Un document aussi cinématographique mériterait d'être transformé en film. Cependant, avec pour

décor la planète, le livre s'avère au chapitre des superproductions, un long métrage bien plus économique. Faut-il insister ici sur la supériorité de l'écrit sur l'image ?

Toujours à la recherche de son père, Dolorès D. annonce à la fin du récit qu'elle se prépare à explorer l'Afrique. Il y aura donc une suite.

BL

LA BOHÈME, LA BOHÈME

UN PASSÉ RECOMPOSÉ

Deux automatistes à Paris

Témoignages 1946-1953

Thérèse Renaud

Préface de John Porter

182 pages, 6 pages de photos

(noir et blanc)

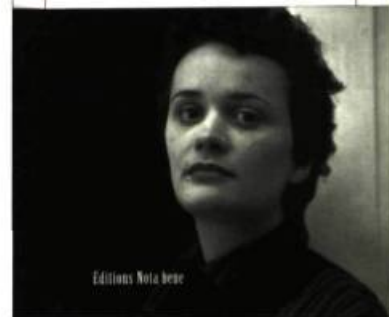
Éditions Nota bene, 2004

Voici un document de plus qui vient étayer l'aventure automatiste. Il faut dire d'emblée qu'il est peu question de théorie ou de position esthétique dans l'ouvrage que consacre Thérèse Renaud au séjour du couple qu'elle a formé avec Fernand Leduc à Paris entre 1946 et 1953. Il s'agit d'une chronique événementielle d'une période qui marque les vingt ans des deux protagonistes. Il se trouve que les événements relatés par Thérèse Renaud éclairent aujourd'hui quelques pans non pas de l'automatisme, mais de la démarche picturale de Fernand Leduc.

Le livre aurait pu être sous-titré *Deux jeunes Québécois candides à Paris* tant il évoque les étonnements et les mésaventures du couple Renaud-Leduc sur le ton d'une fraîche et juvénile sincérité. Il s'agit d'années que l'on qualifierait de bohème avec ses joies certes, mais surtout sa misère. Elle fourmille d'anecdotes cette période : rencontres, camaraderie, amitiés passagères, menus services rendus ou obtenus... Le récit suit une trame chronologique, mais s'en éloigne souvent pour éclairer un souvenir, pour expliciter des événements qui vont surgir. Ces mouvements confèrent son charme au livre qui trouve ainsi la justification de son titre : *Un passé recomposé*.

Dans l'écheveau des nombreuses péripéties qui ponctuent et parfois pimentent l'ouvrage, trois lignes de fond se dessinent. Elles tiennent aux relations de

Thérèse Renaud

UN PASSÉ
RECOMPOSÉ

Fernand Leduc avec Jean-Paul Riopelle, avec Paul-Émile Borduas et avec l'écrivain et essayiste Raymond Abellio. L'ambitieux Riopelle tire avantage pour lui seul et sans vergogne des démarches qu'accomplissent Thérèse Renaud et Fernand Leduc en vue de monter des expositions collectives ou personnelles dans certaines galeries parisiennes. Cette attitude conduit à la rupture de liens d'amitié avec Riopelle. L'accueil plutôt réservé que Borduas et ses amis offrent à Fernand Leduc à la suite de son exposition au Cercle universitaire de Montréal déçoit le « bon » Fernand qui prend ses distances. Plus positives, l'amitié fidèle et la pensée originale d'Abellio constituent peut-être une clé dans le déploiement que connaîtra la peinture de Fernand Leduc.

Enfin, du portrait que donne par touches successives Thérèse Renaud de « son » Fernand, le lecteur garde l'impression d'un personnage à la fois timide et rigide. Cette raideur explique sans doute un certain nombre de ses échecs tout au moins au cours du premier séjour parisien du couple. Une surprise, Thérèse Renaud demeure assez en retrait des événements qu'elle met au compte du « vide provoqué par la séparation de notre milieu. »

BL